

Frédéric Guelton

*La France et la guerre polono-bolchevique*¹

La participation française à la renaissance de la Pologne, à l'établissement de ses frontières, et à sa lutte contre la Russie bolchevique occupe dans l'historiographie française des relations entre les deux Nations, une place originale et souvent négligée. Elle se différencie en cela fortement d'une historiographie polonaise abondante. Toutes deux sont rythmées, dans leur écriture, par les changements politiques nombreux et parfois douloureux vécus par les deux nations au cours du XX^e siècle.

Une historiographie essentiellement franco-polonaise

Dans l'historiographie française, les sources archivistiques qui traitent de la question de la renaissance polonaise, naturellement marquées par un gallocentrisme important, sont nombreuses et de qualité. Les principales sont réparties entre les archives du ministère des Affaires étrangères et celles du ministère de la Défense. Les fonds des archives nationales sont plus limités. Les archives du ministère des Affaires étrangères sont principalement constituées des séries *Guerre 1914-1918*² et *Europe 1918-1939*³. Les archives du ministère de la Défense, récemment augmentées, en ce qui concerne la Pologne, par les archives

¹ Le texte qui suit doit beaucoup à une étude initiale réalisée conjointement en France et en Pologne par l'auteur et par Maria Pasztor, intitulée « La bataille de la Vistule, 1920 », publiée en 1999 in : *Nouvelle histoire Bataille, Cahiers du CEHD* n° 9, Paris, ADDIM, 1999, 281 p.

² La Pologne apparaît ici dans de nombreuses références indirectes étant donnée sa situation diplomatique de « non-existence » jusqu'en 1918. Elle apparaît explicitement dans la sous-série Russie et principalement dans les volumes 713 à 745.

³ Série Europe 1918-1939, principalement volumes 661 à 690.

dites « de Moscou »¹ sont riches et peu exploitées. Parmi elles signalons les fonds liés à la création d'une armée polonaise au sein de l'armée française, commandée successivement par les généraux Archinard pour la France puis Haller pour la Pologne, les archives de la Mission militaire française en Pologne (M.M.F.) des généraux Henrys puis Niessel², les collections de télégrammes envoyés à Paris par Jusserand, Henrys ou Weygand, qui complètent ou précisent les archives diplomatiques, ou encore les papiers privés comme la correspondance Weygand-Foch ou le *Journal* du général Weygand. La correspondance Weygand-Foch nous renseigne avec précision sur le rôle joué par le général Weygand lors de son séjour en Pologne (25 juillet-24 août 1920). Déposée au Service historique de la défense par le général Weygand lui-même, sous la forme d'un *Fonds privé Weygand*³, elle complète utilement les fonds officiels. On trouve également dans ce fonds les copies des notes envoyées par Weygand au chef d'état-major polonais le général Rozwadowski⁴, une liasse d'ordre du haut-commandement polonais allant du 6 au 26 août⁵, et enfin le *Journal* du général Weygand constitué de l'ensemble des notes manuscrites qu'il a écrites de 1915 à 1942.

Les premiers ouvrages publiés en France le sont dès le début des années vingt. Essentiellement militaires, ils apparaissent sous la forme d'une évocation hagiographique et partielle de la période. Leurs auteurs,

¹ Il s'agit des archives militaires françaises volées par les Allemands en 1940 puis subtilisées aux Allemands par les Soviétiques à la fin de la guerre. Elles ont été restituées à la France par la Russie après la fin de la Guerre froide. On y trouve d'importantes collections de documents sur la participation française à la création de l'armée polonaise, sur le déplacement vers la Pologne en 1919 et sur la guerre polono-bolchevique.

² Archives principalement réunies dans SHD 5N 190, 6N 212, 7N 618-623, 7N 2012, 7N 3034, et 1K 118 (Papiers Niessel).

³ *Fonds privé Weygand*, 1 K 130, communicable uniquement après accord de la famille du général Weygand.

⁴ Les originaux se trouvent à l'institut Piłsudski de New-York dans le portefeuille Rozwadowski.

⁵ Il s'agit d'ordre en polonais émis par le haut-commandement de l'armée polonaise (*Naczelne Dowodztwo W.P., Sztab Generalny*) dont la traduction manuscrite en français, réclamée par le général Weygand dès l'automne de 1920, compte 137 feuillets.

souvent des officiers ayant appartenu à la Mission militaire française, éludent systématiquement les questions politiques.

Parmi eux, le « Capitaine L. F. », c'est-à-dire le capitaine Louis Faury, officier de liaison auprès de la 4^e armée polonaise pendant la campagne de 1920, et futur général directeur de l'École supérieure de Guerre de Varsovie, s'intéresse, dans la *Revue militaire française*¹, aux opérations qui se déroulent du 6 au 27 août 1920. Il étudie ce qu'il appelle la *Manœuvre de la Vistule*, en fait les opérations d'août, à travers le filtre des enseignements de l'École de guerre française mettant en avant les « principes de la guerre » chers au maréchal Foch. Il néglige volontairement la participation française à la guerre car, écrit-il, les « chefs [militaires français] sont restés à ce sujet sur une réserve dont il ne nous appartient pas de nous départir »². Au cours de la même année, le capitaine Kuntz publie *L'offensive militaire de l'Étoile Rouge contre la Pologne. La Bataille de Varsovie et la Manœuvre libératrice*³. Signe des temps révélateur des sentiments qui irriguent la société militaire française de l'immédiat après-guerre, ce n'est ni l'amitié pour la Pologne ni le danger bolchevique qui sont au cœur de la pensée de l'auteur, mais la peur de l'Allemagne. Une Allemagne qui regarde vers l'Est après la disparition de sa flotte de guerre et de ses quelques colonies et que la Pologne, « intercalée directement sur le chemin d'expansion vers l'Est »⁴, gêne et irrite par sa seule existence. Quant au capitaine de Gaulle, qui séjourne à deux reprises en Pologne, en 1919 et en 1920, il rédige et publie anonymement dans la *Revue de Paris* en novembre

¹ Capitaine « L. F. », « La Bataille de Varsovie », in : *Revue militaire française*, tome troisième, nouvelle série, janvier-mars 1922, p. 145-161 et p. 275-296. Le capitaine « L. F. » est en fait le capitaine Louis Faury. La vie et la carrière de cet officier sont intimement liées aux relations militaires franco-polonaises. Voir sur cette question l'excellente mise au point (en français) de l'historien polonais Lech Maliszewski, « Louis Faury (1874-1947) : entre gloire et oubli », *Revue historique des armées*, 260-2010, p. 37-44.

² *Ibid*, p. 146.

³ Capitaine Ch. Kuntz, *L'Offensive militaire de l'Étoile Rouge contre la Pologne. La Bataille de Varsovie et la Manœuvre libératrice*, Paris, Charles-Lavauzelle & Cie, 1922, 123 pages.

⁴ *Ibid*, p. 120.

1920¹ le *Journal* qu'il tient du 1^{er} juillet au 26 août de cette année. Son témoignage est utilement complété par celui du lieutenant polonais Medwecki qui fut son interprète. Ce second témoignage, publié par André Frossard dans *En ce temps-là, de Gaulle*² est un document unique sur la période au cours de laquelle de Gaulle enseigne, comme instructeur ou comme directeur des études à Rembertów. Cela explique son utilisation régulière par les biographes³ du futur président de la République. Nous disposons également d'une série de 37 lettres adressées par le capitaine de Gaulle à ses parents entre le 21 janvier 1919 et le 3 juillet 1920, de trois lettres à caractère administratif, des textes de conférences prononcées devant ses officiers-élèves polonais ou devant les officiers français en poste à Varsovie, du rapport rédigé sur le Groupe d'armées Centre à la fin d'août 1920 et de l'étude sur l'armée polonaise réalisée au tout début de 1921⁴.

Un peu plus tard, en 1929, l'éditeur parisien *Gebethner et Wolff* publie en français, une version revue et augmentée, du livre du capitaine polonais Adam Przybylski, intitulée *La Pologne en lutte pour ses frontières, 1918-1920*⁵. Son auteur se limite, au-delà d'une étude bien documentée sur la guerre, à une série d'allusions à *L'Année 1920* de Józef Piłsudski. Au cours de la même année, le général Camon⁶

¹ « La Bataille de la Vistule, carnet de campagne d'un officier français », in : *Espoir, revue de l'institut Charles de Gaulle*, octobre 1973, 61 p., p. 50-57. Une note rappelle que cet article fut pour la première fois publié, de façon anonyme, par la *Revue de Paris* dans son numéro 6 du 1^{er} novembre 1920. Pierre Messmer et Alain Larcen notent dans *Les Écrits militaires de Charles de Gaulle*, PUF, 1985, 592 p., p. 34, que ce n'est que le 19 septembre 1967 que ce texte est attribué définitivement au capitaine de Gaulle par Gérard Saucey dans un article publié dans *Le Monde*.

² *En ce temps-là, de Gaulle*, « La vie et les actes de Charles de Gaulle par André Frossard », n° 22, 1972, p. 86-89.

³ Jean Lacouture, *De Gaulle*, tome 1, *Le rebelle*, Seuil, 1984, 869 p., p. 102-103 par exemple.

⁴ Cet ensemble est publié dans *Lettres, Notes et carnets, 1919-juin 1940*, p. 9-104 (*LNC*, II, p. 9-104).

⁵ Capitaine Adam Przybylski, *La Pologne en lutte pour ses frontières, 1918-1920*, Paris, Gebethner et Wolff, 1929, 172 p.

⁶ Le général Camon est particulièrement connu en France pour ses travaux sur les campagnes napoléoniennes. Voir plus particulièrement ici sur Camon « Zwycięski manewr marszałka Piłsudskiego przeciw bolszewikom latem 1920 r. », *Studium strategiczne*, Warszawa, 1929, p. 105.

vante explicitement les mérites de Piłsudski dans la guerre contre les bolcheviques et plus particulièrement son rôle dans la préparation du plan de la bataille de Varsovie.

Si l'on s'écarte, même brièvement, d'une approche strictement militaire de la guerre, la question franco-polonaise devient le champ clos d'un affrontement politique classique à l'époque. Les protagonistes, souvent journalistes engagés, instrumentalisent la guerre et ses deux principaux responsables polonais et français, Piłsudski et Weygand, dans des règlements de comptes partisans et souvent violents¹.

Ainsi, les récits de la guerre et de la bataille de Varsovie fournis par l'opposition polonaise à Piłsudski, souvent située à droite de l'échiquier politique reçoivent en France un accueil favorable. La presse² s'en fait l'écho avec des articles de Léon Daudet et de Jacques Bainville dans *L'Action française*, ou encore d'Alfred Maton et de Charles Bonnefon dans *L'Écho de Paris*. Dans le même temps un journal comme *L'Œuvre* met en évidence l'ambiguïté d'une lecture négative à l'excès de l'attitude de Piłsudski et l'ombre qu'elle jette sur l'amitié franco-polonaise.

L'instrumentalisation politique prend un tour particulier au début des années trente, lorsque Weygand devient chef d'état-major de l'armée. À partir de 1930, l'opposition communiste française se déchaîne contre lui et utilise sa participation au succès polonais juste dix ans auparavant pour dénoncer cet « ennemi du peuple ». Sa participation à la guerre de 1920 en Pologne est pour les communistes français et soviétiques *pain béni* !

¹ Le 14 août 1920, alors que la bataille atteint la grande banlieue de Varsovie, un article de Stanisław Stroński, paru dans *Rzeczypospolita* suggère que seul un « miracle » peut sauver la Pologne. Après la bataille, et par analogie avec le « miracle français de la Marne » de septembre 1914, les adversaires de Piłsudski répandent l'expression de « miracle polonais ». Il s'agit pour eux d'amoindrir le rôle de Piłsudski en faisant de la Providence l'auxiliaire déterminant de la victoire des troupes polonaises.

² Voir, sur l'attitude de la presse française, le mémoire de maîtrise d'Oriane Costa de Beauregard. *Les relations franco-polonaises vues par la presse française de 1919 à 1921*, sous la direction du professeur Bariéty, université de Paris IV-Sorbonne, 1994, 205 p., plus annexes.

Pour les communistes français Weygand est, depuis toujours, mais surtout depuis 1920 l'homme-lige de la droite réactionnaire et le héros de la lutte contre le bolchevisme. Le 21 janvier 1930, lors du débat à la Chambre sur la réorganisation du haut-commandement, deux communistes, Hymans et Cachin attaquent directement Weygand en des termes qui illustrent la récupération politique de la guerre polono-soviétique. Ils sont abondamment relayés par *L'Humanité* à Paris et reproduits par la *Pravda* à Moscou :

« En 1920, le gouvernement fasciste de M. Piłsudski avait envahi sans déclaration de guerre l'Union soviétique. (...) Les républiques soviétiques se soulevèrent unanimement contre l'envahisseur et elles le chassèrent du pays de la révolution. C'est à ce moment-là que le général Weygand fut expédié par M. Millerand au secours de la Pologne fasciste. Il y alla. En même temps qu'il agissait contre l'Armée Rouge, agissaient à l'intérieur de la Russie les contre-révolutionnaires, les Dénikine et autres, payés par l'argent français (...) »¹.

Cinq ans plus tard, dans son livre *Les légendes de la Grande Guerre*², et alors que, pour reprendre l'expression d'André François-Poncet, c'est l'heure du « tour de valse de la Pologne avec l'Allemagne »³, le général Mordacq montre à quel point l'impact de la guerre de 1920 et la controverse d'août jouent un rôle important dans les relations entre la France et la Pologne. Consacrant un chapitre entier à *La Pologne sauvée par la France en 1920 ?*, il analyse avec lucidité la controverse polonaise et ses conséquences sur les relations politiques entre les deux pays : « Malheureusement, si toute la responsabilité de la création et du développement de cette légende doit être attribuée à un parti

¹ Cité par Frédéric Guelton, *Le général Weygand vice-président du Conseil supérieur de la Guerre, 1931-1935*, thèse de doctorat d'histoire, université de Paris I Panthéon-Sorbonne, 1994, volume II, annexe 3, p. 10-22, « Texte de l'interprétation du 21 janvier 1930 et réponse de P. Painlevé et d'André Maginot ».

² Général H. Mordacq, *Les légendes de la Grande Guerre*, Paris, Flammarion, 1935, 248 p.

³ Voir André François-Poncet, *Souvenirs d'une ambassade à Berlin, septembre 1931, octobre 1938*, Flammarion, 1947, et surtout la thèse récente d'Isabelle Davion *Mon voisin cet ennemi, la politique de sécurité française face aux relations polono-tchécoslovaques entre 1919 et 1939*, Peter Lang, 2009, 467 p.

politique polonais, il n'en reste pas moins que reproduite, souvent inconsciemment, dans un très grand nombre de publications françaises (livres, revues, journaux), elle a été cause de la désaffection à notre égard de nombreux polonais [...]. Aux dires de certains Polonais, amis sincères et dévoués de la France (ils l'ont maintes fois prouvé), cette malheureuse légende aurait puissamment contribué à créer le malaise momentané qui règne, actuellement, entre la Pologne et la France »¹.

En ce qui concerne Weygand, force est de constater qu'il s'est exprimé sur cette question de façons divergentes selon l'époque et en fonction de l'auditoire auquel il s'adressait. C'est donc bien à une réflexion critique sur ses déclarations ou ses écrits, comme sur ceux de ses contemporains, qu'il est nécessaire de procéder afin de cerner la réalité des faits, voire la vérité dans une période de grands bouleversements pour l'Europe entière².

La première prise de position de Weygand est nette : « les opérations militaires ont été menées par des généraux polonais sur la base de plans polonais »³. Il estime dans le même temps que son rôle s'est limité à combler les lacunes de l'état-major polonais dans la mise en œuvre de ce plan⁴. En 1935, dans une lettre qu'il envoie au général Duval, il rappelle que le plan appliqué devant Varsovie existait depuis 1832. Il précise, par ailleurs, dans une vision globale qui diffère de sa déclaration de 1920, quel fut son rôle : « [...] J'affirme que sans le sursaut moral que, fort du renom du maréchal Foch, j'ai apporté qu'il n'y eût pas, sans doute, de plan fait en temps voulu. Et je crois sincèrement que si je n'avais pas été là, moi ou quelqu'un d'autre, sachant et voulant, la bataille de Varsovie n'eût peut-être pas été livrée et sûrement perdue. C'est tout cela qui est la vérité de mon rôle là-bas, cela il faudrait le dire et cela n'est pas possible »⁵.

¹ Mordacq, *op. cit.*, p. 245.

² Voir aussi sur ce point les remarques du professeur Castellan in : *La Guerre polono-soviétique de 1919-1920*, Paris, Institut d'Études slaves, 1975, 150 p., p. 32 et suivantes.

³ *Kurier Warszawski*, n° 231, 21 août 1920.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Fonds Weygand*, pièce 17, S.H.A.T. 1 K 130.

Par la suite dans le deuxième volume de ses *Mémoires*, publié en 1957, il affirme que le plan de la bataille sur la Vistule est dû à Piłsudski, au chef d'état-major polonais Tadeusz Rozwadowski et... à lui-même¹. Existe-t-il une discordance, autre que formelle, entre ces trois déclarations ? En fait non. Elles mettent simplement en évidence que lorsqu'un homme parle ou écrit, en 1920, en 1935 ou en 1957, il le fait dans un contexte précis qui conditionne un propos. Il appartient ensuite à l'historien de restituer à chaque période son contexte afin d'éviter les interprétations anachroniques.

En se référant successivement aux témoignages laissés par les participants à la guerre comme les généraux Piskor² et Kazimierz Sosnkowski³ ou le lieutenant Arciszewski⁴, puis aux travaux des militaires polonais qui, comme le général Marian Kukiel⁵, ont eu accès aux sources mises à leur disposition par le Bureau militaire historique, les historiens de l'émigration polonaise ont minoré la contribution du général Weygand non pas à la guerre mais à l'élaboration du plan de la bataille. Ils ont restreint son rôle à la préparation des positions de défense de Modlin à Varsovie, à l'instruction de l'armée et à l'approvisionnement des troupes. Rôle dans lequel Weygand excella, relayé qu'il fût par les officiers de la Mission militaire française du général Henrys. À l'inverse, ils ont attribué au maréchal Piłsudski le rôle principal dans la conception du plan de cette bataille. On trouve principalement dans leurs rangs Władysław Pobóg-Malinowski⁶, Piotr Wandycz⁷, Zdzisław Musialik⁸,

¹ Général Maxime Weygand, *Mémoires. Mirages et réalité*, volume II, Paris, Flammarion, 1967, 522 p., p. 165-166.

² Chef du bureau Opérations de l'état-major général polonais.

³ Vice-ministre puis à partir du 3 août ministre des Affaires étrangères.

⁴ Officier de liaison auprès de la Mission militaire française à Varsovie.

⁵ K. Sosnkowski, « General Weygand o bitwie warszawskiej » in : *Kazimierz Sosnkowski o Józefie Piłsudskim*, Londyn, 1961, p. 54-59, M. Kukiel « Dramat generała Weyganda », *Bellona* n° 2, 1949, T. Piskor, « Myśl manewru znad Wieprza », *Niepodległość*, n° 4, p. 134-135.

⁶ W. Pobóg-Malinowski, *Najnowsza polityczna historia Polski 1864-1945*, vol. 2, Londyn, 1956, p. 322.

⁷ P. Wandycz « General Weygand and the Battle of Warsaw of 1920 », *Journal of Central European Affairs*, n° 4, 1960, p. 367-365.

⁸ Z. Musialik, *General Weygand and the Battle of the Vistula 1920*, London, edited by Józef Bogdanowicz, 1967, p. 99-101.

les colonels Henryk Piątkowski¹, Stanisław Biegański² et Jan Moszczeński³ et enfin les généraux Tadeusz Pelczyński et Marian Kukiel⁴. Leur nombre traduit l'intérêt porté à la question. Mais leurs écrits peuvent être considérés comme excessifs voire exclusifs à l'excès.

Par ailleurs, bien que l'historiographie polonaise ait mis en avant et soutenu, pour des raisons évidentes, des opinions divergentes sur ce sujet après la Seconde Guerre mondiale, nombreux sont les chercheurs qui ont estimé que, s'il était difficile de définir la nature de la participation du général Weygand à l'élaboration du plan de cette bataille, on pouvait toutefois considérer Piłsudski comme le maître d'œuvre du plan et, en conséquence, comme le vrai vainqueur de la bataille sur la Vistule. Cette implication logique, que l'on retrouve dans les travaux de Henryk Jabłoński⁵, Tadeusz Jędruszcak⁶, Stefan Aksamitek⁷ et Jerzy Strychalski⁸, est pertinente. Mais mériterait d'être bien étayée par des recherches et des documents nouveaux.

D'autres historiens se sont, avec Andrzej Ajnenkiel⁹, Zdzisław Musialik¹⁰ et Andrzej Garlicki¹¹, déclarés en faveur de la paternité

¹ H. Piątkowski, « Krytyczny rozbiór bitwy warszawskiej 1922 roku », *Bellona*, n° 1, 1967, p. 23-24.

² S. Biegański, « Bitwa warszawska 1920 roku », *Bellona*, n° 1-2, 1956, p. 15-16.

³ J. Moszczeński, « Francuska Misja Wojskowa w Polsce w czasie bitwy warszawskiej 1920 roku », *Niepodległość*, n° 1, 1948, p. 83-88.

⁴ Une discussion autour des circonstances de cette bataille a été menée dans la revue *Bellona*, cf. infra.

⁵ H. Jabłoński, « Wojna polska-radziecka (1919-1920) », in : *Przegląd Socjalistyczny*, n° 7-8, 1948.

⁶ T. Jędruszcak, « Historia Polski vol. IV (1919-1939) », in : L. Grosfeld, H. Zieliński, *Historia Polski*, Warszawa, 1969, p. 406.

⁷ S. Aksamitek, *General Józef Haller, Zarys biografii politycznej*, Katowice, 1989, p. 143.

⁸ J. Strychalski, « Spór o autorstwo planu bitwy warszawskiej 1920 r. », in : *Wojskowy Przegląd Historyczny*, n° 1-2, 1990, p. 12-13.

⁹ A. Ajnenkiel, *Od rządów ludowych do przewrotu majowego. Zarys dziejów politycznych Polski 1918-1926*, Warszawa, 1986, p. 188.

¹⁰ Z. Musialik, *op. cit.*, Musialik développe des thèses qui ne paraissent pas convaincantes dans la mesure où elles reprennent d'une manière systématique l'historiographie de l'émigration polonaise des années cinquante-soixante qui tendaient à donner à Piłsudski un rôle prééminent dans l'élaboration du plan de la bataille.

¹¹ A. Garlicki, *Józef Piłsudski 1867-1935*, Warszawa, 1988, p. 232.

polonaise de ce plan en soulignant les conceptions totalement différentes de Weygand.

Au-delà des frontières françaises et polonaises, les historiens allemand Hans Roos et britannique Norman Davies accordent une place centrale au rôle joué par Piłsudski. Ils en font également l'auteur du plan et le principal maître d'œuvre de la victoire sous Varsovie, ce qui nous semble, une nouvelle fois, excessif¹.

Nouveau regard sur les sources

Lorsque la Première Guerre mondiale se termine, la Pologne existe à nouveau², mais dans des frontières incertaines. Le pays est épuisé par la guerre. Maurice Baumont estime qu'un cinquième environ du patrimoine national en biens matériels et en capitaux est détruit³.

L'indépendance de la Pologne, revendiquée par tous les Polonais, annoncée par Wilson dans ses *quatorze points*, voulue par l'Entente, est proclamée par le Conseil de Régence le 7 octobre 1918. Le 9 novembre, Piłsudski, libéré par les Allemands, probablement par leurs services spéciaux, quitte la citadelle de Magdebourg où il était incarcéré. Il se rend à Varsovie. La population l'accueille en héros. Le 14, le Conseil de Régence lui transmet tous ses pouvoirs, civils et militaires. Le 22, il proclame la République⁴.

¹ H. Roos, *History of Modern Poland*, London, 1966, p. 83 ; N. Davies, *White Eagle, Red Star. The Polish-Soviet War 1919-1920*, London, 1983, p. 223-224.

² Voir, en ce qui concerne l'approche diplomatique de la renaissance de la Pologne, Stanisław Filasiewicz, *La question polonaise pendant la guerre mondiale. Recueil des actes diplomatiques, traités et documents concernant la Pologne*, tome II, section d'études et de publications politiques du comité national polonais, 1920, 590 p., ainsi que François Bafoil (dir.), *La Pologne*, Fayard, 2007, 596 p., première partie, « 1918-1939, d'une guerre à l'autre ».

³ Maurice Baumont, *La Faillite de la paix (1918-1939), De Rethondes à Stresa (1918-1935)*, Paris, P.U.F., 1967, 531 p., p. 79 ; Daniel Beauvois précise : « La moitié des ponts et les deux tiers des gares étaient démolis. Les récoltes avaient baissé de 35% pour le blé, 60% pour le seigle, 67% pour les pommes de terre, [...] », in : *La Pologne, Histoire, société, culture*, Éditions de La Martinière, 2004, 522 p., p. 306.

⁴ M. K. Kamiński, M. Zacharias, « W cieniu zagrożenia », *Polityka zagraniczna, 1918-1939*, Warszawa, Warszawska Oficyna Wydawnicza, 1993, p. 34-35.

À Varsovie, la situation politique demeure tendue. Les nationaux-démocrates de Dmowski et les socialistes du PPS de Piłsudski s'affrontent¹. Ce n'est qu'en janvier 1919 avec l'arrivée de Paderewski², qu'une entente politique, délicate à forger, s'opère. Un gouvernement de coalition nationale est formé dans lequel le célèbre pianiste occupe les fonctions de président du Conseil et de ministre des Affaires étrangères³.

Pourtant à l'été de 1919, les Polonais sont mécontents du traité de Paix : « Le règlement de Versailles a été dicté à la Pologne victorieuse comme à l'Allemagne vaincue » proteste Głabiński, négociateur polonais à Versailles⁴. Les alliés, divisés, ne sont pas parvenus à s'entendre sur la question polonaise qu'ils ont refusé de séparer du devenir incertain de la Russie. Le cabinet Paderewski, critiqué pour son action à Versailles, tombe en décembre. Le 20 février 1920, Piłsudski est « à l'unanimité maintenu comme chef de l'État assurant l'application des décisions de la diète »⁵. À ce moment, la situation diplomatique⁶ de la Pologne est précaire. À l'ouest Piłsudski est *en mauvais termes avec les alliés*⁷. La situation se détériore lorsqu'il refuse les propositions de la commission alliée dirigée par le général sud-africain Botha qui tente de mettre un terme aux hostilités entre Polonais et Ukrainiens.

¹ Georges Castellan, *Dieu garde la Pologne !, Histoire du catholicisme polonais (1795-1980)*, Robert Laffont, 1981, 302 p. Castellan oppose dans son livre *la Pologne des Piasts de Dmowski*, anti-allemande à *la Pologne des Jagellons de Piłsudski*, anti-russe (p. 100-101).

² Qui représentait les intérêts du Comité national polonais aux États-Unis.

³ Le Comité national polonais, installé à Paris depuis août 1917, est reconnu par les alliés comme représentant les intérêts polonais. Il est dirigé par Roman Dmowski. Après la formation du gouvernement de coalition nationale, Paderewski rejoint Dmowski à Paris où il représente la Pologne à la conférence de la Paix.

⁴ Georges Castellan, *op. cit.*, p. 117.

⁵ Baumont, *op. cit.*, p. 82.

⁶ Voir, entre autres, Georges-Henri Soutou, *L'Europe de 1815 à nos jours*, PUF, Nouvelle Clio, 2007, Jean-Baptiste Duroselle et André Kaspi, *Histoire des relations internationales de 1919 à 1945*, Armand Colin, 2001, Jean-Claude Allain, Pierre Guillen, Georges-Henri Soutou, Laurent Theis et Maurice Vad'sse, *Histoire diplomatique française de 1815 à nos jours*, Perrin, Tempus, 2008.

⁷ Jean-Baptiste Duroselle, *Histoire diplomatique de 1919 à nos jours*, 10^e édition, Dalloz, 1990, p. 44-46.

Face aux Soviets, et en dépit d'une reconnaissance de la Pologne par ces derniers depuis le 29 août 1918, la Pologne est en guerre. L'armistice de Rethondes du 11 novembre 1918, loin d'avoir réglé la situation, l'a envenimée. Le retrait des troupes allemandes des territoires qu'elles occupaient du golfe de Botnie jusqu'à la mer d'Azov a créé un vide qui, en l'absence de toute ligne de démarcation entre Russes et Polonais, a fourni les conditions d'un conflit entre les deux pays.

Face aux unités de l'Armée Rouge¹, les troupes polonaises sont entrées en campagne sur le front lituano-biélorusse. Elles s'emparent de Wilno (Vilnius) le 21 avril 1919. Continuant leur progression en Biélorussie, elles prennent Minsk. Simultanément d'autres forces polonaises opèrent contre la Volhynie et la Galicie. Au printemps, la ligne de front passe par la ligne Polotsk-Brest-Borysow-Zaslav-Zbrucz². Quel objectif Piłsudski souhaite-t-il atteindre ? Piłsudski cherche à associer, dans une fédération placée sous son hégémonie, l'Ukraine, la Biélorussie et la Lituanie. Il estime que c'est le meilleur moyen de s'opposer à l'influence russe, quelle soit communiste ou blanche, puis de donner à la Pologne les frontières orientales qu'elle mérite³. La vision géopolitique de Piłsudski se heurte à deux obstacles majeurs.

À l'Est, les dirigeants de la Russie bolchevique rêvent de la révolution mondiale. Ils tendent à fomenter des troubles insurrectionnels dans toute l'Europe et surtout en Allemagne. Pour Trotski, la Pologne de Piłsudski n'est que celle de « l'oppression et de la persécution qui se déguise sous des phrases patriotiques et des airs d'héroïsme »⁴. Pourtant, ne pouvant faire face à l'ensemble des menaces, intérieures et extérieures, qui pèsent sur leur régime, les Soviets sont momentanément

¹ L'Armée Rouge est créée le 28 janvier 1918. Toutes forces confondues, elle compte en avril 1919 environ 1 500 000 hommes, in : Michel Laran, *Russie-U.R.S.S., 1870-1970*, Masson et Cie, 1973, 336 p.

² M. K. Kamiński, *op. cit.*, p. 38.

³ Les conceptions de Piłsudski sont rejetées par le Comité national polonais (C.N.P.) de Roman Dmowski. Il met en doute l'existence des nations lituanienne, biélorusse et ukrainienne et leur capacité à créer des États souverains. En conséquence, il demande l'annexion de ces territoires à la Pologne.

⁴ Cité par Baumont, *op. cit.*, p. 85.

réduits, à la fin du mois de décembre 1919, à proposer la paix à la Pologne. À l'Ouest, les alliés, qui s'expriment à travers la Commission des affaires polonaises créée au sein de la Conférence de Paris, souhaitent limiter l'expansion territoriale polonaise à l'Est aux seules régions *purement polonaises*. Pour Clemenceau, qui parle au nom de la Commission le 8 décembre 1919, la frontière orientale de la Pologne doit passer par Grodno, Valovska, Nemurov, Brest-Litovsk et l'est de Przemyśl¹.

Le gouvernement français, obnubilé par l'Allemagne, ne s'intéresse vraiment qu'aux revendications polonaises sur sa frontière occidentale. Croyant ou au moins espérant encore en la victoire des généraux blancs en Russie, il est hostile aux prétentions polonaises sur les territoires situés à l'est de la ligne du 8 décembre qu'il juge excessives². Mais la tension diplomatique qui existe dans les relations franco-britanniques, tout comme la situation intérieure difficile en France au début de 1920, limite les possibilités d'action du Cabinet Millerand. Il s'en remet aux bons soins de la Grande-Bretagne dans cette affaire. Or à Londres, Lloyd George, soutenu par Keynes, est peu favorable aux Polonais.

À Varsovie, Piłsudski, en « vieux technicien de l'insurrection qui sait vouloir et attendre »³ rejette toutes les propositions, d'où qu'elles viennent. Il décide de tirer profit de la situation qui lui est favorable pour entreprendre la reconquête des frontières qu'il considère comme historiques de 1772 avant que le commissaire du peuple Kamenev ne déclenche une offensive contre la Pologne. Après l'échec des ultimes négociations menées avec Dénikine et avec les Soviétiques, Piłsudski déclenche l'offensive polonaise en Ukraine le 25 avril 1920 afin d'en chasser l'envahisseur étranger⁴. Kiev tombe le 7 mai. Piłsudski se proclame maréchal et rentre à Varsovie auréolé d'un immense prestige personnel.

¹ Cette ligne sera un peu plus tard connue sous le nom du ministre britannique des Affaires étrangères, lord Curzon, in : Duroselle, *op. cit.*, p. 44.

² M. K. Kamiński, M. Zacharias, *W cieniu zagrożenia...*, *op. cit.*, p. 43-44.

³ Baumont, *op. cit.*, p. 79.

⁴ Baumont, *op. cit.*, p. 85. Le 23 avril, Piłsudski a signé un accord avec Petlioura.

En riposte aux opérations militaires polonaises, et maintenant débarrassée de l'hypothèque blanche¹, le pouvoir bolchevique peut se retourner contre la Pologne et l'attaquer, toutes forces réunies. La responsabilité de l'action principale contre le nord de la Pologne est confiée au général Toukhatchevski², commandant du *front*³ de l'ouest. En Ukraine, le *front sud-ouest* commandé par le général Egorov⁴ doit attaquer les forces polonaises dans la région de Kiev. Enfin l'irruption de la 1^e armée de cavalerie de Boudienny⁵ doit surprendre les Polonais et provoquer la dislocation de leurs forces au sud-est de l'Ukraine⁶.

Au nord, le 4 juillet, Toukhatchevski progresse en direction de Wilno-Minsk-Varsovie⁷. Il a comme objectif « la destruction des forces polonaises et le transfert de la révolution à l'ouest »⁸. Ayant rompu les lignes polonaises, il enlève Minsk le 11 juillet, Wilno le 14, Grodno le 19, Slonim le 22. Rien ne semble pouvoir arrêter sa marche triomphale vers l'ouest⁹. Les défaites répétées des armées polonaises ont un retentissement énorme à l'intérieur du pays et dans les rangs de la communauté internationale. L'inquiétude qu'elles suscitent dans l'opinion publique et dans la classe politique polonaise entraîne la chute du gouvernement Skulski, remplacé par le cabinet Grabski le 23 juin 1920 puis par un gouvernement d'union nationale dirigé par l'agrarien Witos le 21 juillet 1920. À la suite de ces défaites, et sur l'ordre du Premier ministre, la Diète constitue un Conseil de défense

¹ Koltchak a été fusillé le 7 février 1920 et Dénikine a abandonné la lutte en s'échappant sur un navire britannique le 4 avril.

² Voir *Toukhatchevski, Le bâtisseur de l'Armée Rouge*, Sophie de Lastours, Albin Michel, 1990, 327 p.

³ Dans la terminologie militaire le mot *front* signifie *groupe d'armées*.

⁴ Notons que Kamenev, Toukhatchevski et Egorov sont tous trois issus de l'ancienne armée du tsar.

⁵ Voir ici le récit remarquable d'Isaac Babel, *Cavalerie Rouge*, l'Âge d'Homme, 1983, 220 p.

⁶ H. Piątkowski, *op. cit.*, p. 5.

⁷ *Ibid.*, p. 7.

⁸ *Direktyw Głównego Komandowania Krasnoj Armii (1917-1920)*, Sbornik dokumentow, Moskwa 1969, p. 643-644. Cf. J. Strychalski, *Spór o autorstwo...*, *op. cit.*, p. 3.

⁹ H. Piątkowski, *Krytyczny rozbiór bitwy warszawskiej...*, *op. cit.*, p. 5-7.

de l'État doté de prérogatives extraordinaires¹. Il se tourne aussitôt vers les gouvernements français et britannique, leur demandant de servir d'intermédiaire dans les négociations de paix avec la Russie soviétique, qui a été contactée dans ce sens, le 22, et de fournir à la Pologne une « aide matérielle et morale »². Le résultat principal, et inattendu, de cette démarche est l'envoi en Pologne d'une mission alliée qui doit « juger et conseiller » d'un point de vue diplomatique et militaire, le gouvernement polonais et « renseigner » les gouvernements français et britannique. Elle est composée, pour la Grande-Bretagne, de son ambassadeur à Berlin, lord d'Abernon, du général Percy Radcliffe, et du chef de Cabinet de Lloyd George, M. Hankey et pour la France de son ambassadeur à Washington Jean-André Jusserand, du chef d'état-major du maréchal Foch, le général Weygand, et du directeur de cabinet de Millerand, A. de Vignon. Hormis cette mission, à la fin du mois de juillet 1920, la Pologne est totalement isolée. À l'exception notoire de la Hongrie, aucun de ses voisins n'accepte de laisser passer les trains chargés d'armes de munitions et de matériel qui lui sont destinés. À Dantzig, le débarquement des navires est de plus en plus difficile.

La mission est elle-même divisée. Les Britanniques sont extrêmement réservés dans leur attitude à l'égard des Polonais. Lloyd George ne conseille-t-il pas au gouvernement Witos, le 10 août, d'accepter les conditions de paix dictées par les Soviets³. Visiblement pour les Britanniques, la Pologne est perdue et d'ailleurs, nombreux sont ceux qui pensent, avec Keynes, qu'elle n'est même pas économiquement viable. À l'inverse, les Français sont beaucoup plus favorables à la cause polonaise. Et dans la mission qui arrive à Varsovie, le 26 juillet, Weygand occupe rapidement une position clef. Pourtant il n'est pas, loin s'en faut, le premier Français à participer, en cette année 1920, à la défense de la Pologne.

¹ A. Leinwand, J. Molenda, « Protokoły Rady Obrony Państwa », in : *Z dziejów stosunków polsko-radzieckich. Studia i materiały*, volume 1, 1965, p. 136-137, 140.

² *Ibid.*, *Drugie posiedzenie Rady Obrony Państwa*, « Le 5 juillet 1920 », p. 151. Le 10 juillet, Lloyd George avait invité Grabski à *retirer les troupes polonaises sur une ligne passant par Grodno et Brest-Litovsk*, in : Baumont, *op. cit.*, p. 86.

³ Qui stipulent, entre autres, le désarmement de l'armée polonaise et la constitution de Soviets.

Depuis le mois d'avril, *l'Armée polonaise autonome*, créée et organisée en France depuis le mois de juin 1917, est à pied d'œuvre. Composée d'environ 70 000 hommes dont environ 6 000 Français, elle est commandée depuis le mois d'octobre 1918 par le général polonais Haller. Les Français doivent, aux termes des accords passés avec la Pologne en janvier et février 1919 « aider l'État polonais à se constituer librement à l'abri des interventions extérieures ennemis qui pourraient se produire sur ses frontières ».

Enfin une Mission militaire française (M.M.F.) a été créée à la mi-février 1919. Dirigée par le général Henrys, elle succède, à Varsovie, à la Mission militaire franco-polonaise (M.M.F.P.) qui avait été formée en France en juin 1917 avec le général Archinard et dissoute à l'été 1919. Elle est forte d'environ 600 officiers.

Les Français en Pologne

Lorsque la M.M.F. arrive à Varsovie, sa réputation semble déjà établie. L'image peu flatteuse qui en a été donnée pourrait inquiéter les officiers qui la composent sur les possibilités réelles d'accomplissement de leur mission. Évoquant une discussion qu'il a eue avec Piłsudski, le général Niessel écrit le 26 mars 1919 : « Le général Piłsudski m'a dit textuellement, en parlant des officiers provenant des armées russes et autrichiennes : 'Ils ont fait beaucoup de sabotage pour gêner mon action et ils en font encore. Ils en feront aussi pour gêner la Mission française et en tout cas, beaucoup opposeront de la force d'inertie' »¹.

Cette inquiétude de Niessel est confirmée par les documents de la M.M.F. Elle est résumée par une note du colonel Braillon qui estime que Piłsudski « est hostile à la Mission et ne s'en cache pas, [qu'il] souffre de voir des officiers étrangers installés dans son pays à titre de conseillers militaires prenant parfois figure de censeurs [...] »².

¹ Lettre du général Niessel, de la Commission Interalliée pour les affaires polonaises au ministre de la Guerre (E.M.A., 2^e bureau), Varsovie, 26 mars 1919, S.H.A.T. 6 N 212.

² *Note succincte sur la Mission militaire française en Pologne*, colonel Braillon, chef d'état-major de la M.M.F., Paris, 29 novembre 1921, S.H.A.T. 6 N 212, *Renseignements sur la Pologne, 1919-1922*.

Heureusement pour tous, la situation s'améliore rapidement, au moins dans les rapports de plus en plus étroits qui se nouent entre Piłsudski et Henrys. Ce rapprochement a une conséquence imprévue qui prend la forme d'une animosité croissante de Foch contre Henrys. Foch lui reproche, dans une note du début du mois de juillet 1920, « de suivre aveuglément le gouvernement polonais dans sa politique indépendante et imprudente qui lui aliène l'Entente et le mène au précipice ». Néanmoins, l'action de la mission du général Henrys se développe favorablement dans les trois directions que sont l'organisation générale de l'armée polonaise, l'instruction et l'aide matérielle.

Mais quelle est la nature des relations qui s'établissent entre Weygand et Henrys à partir de la fin du mois de juillet ?

Le général Weygand arrive à Varsovie, comme les autres membres de la Mission alliée, mandaté par l'Entente. Il est susceptible de jouer un rôle très important qui pourrait se situer à la charnière politico-militaire de l'appareil institutionnel polonais. Pourtant il n'est que général de division alors que Henrys, son aîné, est général de corps d'armée. Et si dans l'armée française, *la fonction prime le grade*, cela ne fait pas pour autant disparaître les animosités personnelles qui peuvent en résulter. En outre, comme le remarque Wandycz¹, les relations entre les deux hommes souffrent de l'amitié qui lie Henrys à Piłsudski. Enfin, lorsque l'on sait que les membres britanniques de la Mission militaire alliée ne cessent de dénoncer l'influence de Piłsudski sur Henrys, on comprend aisément qu'une tension permanente puisse exister entre les deux généraux français.

Et, si peu de temps après son arrivée à Varsovie, Weygand écrit à Foch que : « depuis quelques temps déjà le général Henrys a agi suivant vos directives et pris très énergiquement, et par écrit, barre

¹ Piotr Wandycz, « Henrys i Niessel dwaj pierwsi szefowie francuskiej Misji Wojskowej w Polsce 1919-1921 », *Bellona*, n° 1-2, 1962, p. 3-19. Voir également, dans une perspective plus large, du même auteur, *France and her Eastern Allies 1919-1925*, Minnesota University Press, 1962 et Natalia Aleksion, Daniel Beauvois, Marie-Élisabeth Ducreaux, Jerzy Kłoczowski, Henryk Samsonowicz, Piotr Wandycz, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, Presses universitaires de France, Paris, 2005.

sur le commandement polonais »¹, la suite de la lettre montre que les directives de Foch ne rencontrent pas toujours l'écho attendu auprès du chef de la M.M.F. : « je suis constamment avec le général Henrys, je lui rappelle sans cesse vos directives, nous allons ensemble chez le chef de l'État Piłsudski et le chef d'état-major Rozwadowski »².

Pourtant, lorsque d'Abernon demande le rappel d'Henrys à Paris et en dépit de l'écho favorable que cette demande reçoit auprès de Foch, Weygand refuse. Il pense qu'une telle mesure est susceptible de nuire à l'action de la France en Pologne : « [...], il ne faut pas actuellement toucher au chef de la mission, ce n'est pas le moment, s'il y a eu des périodes de trop grand calme, il s'emploie maintenant tout à fait et dirige son personnel comme il faut »³. Weygand est appuyé par Jusserand qui a bien saisi, lui aussi, l'importance qu'il y a pour la France à ne parler que d'une seule voix à Varsovie : « Je partage entièrement l'avis du général Weygand. Ce départ, à un moment où les nouvelles s'aggravent de manière presque continuelle, produirait un mauvais effet qu'il faut éviter. Aucun froissement ne s'est produit entre les deux généraux qui agissent en bon accord ; l'action du général Weygand n'est à aucun degré entravée. J'avise donc le général Henrys qui se préparait à partir demain matin qu'il est maintenu présentement dans ses fonctions actuelles »⁴.

Weygand a compris qu'Henrys lui est indispensable pour améliorer les relations orageuses qu'il entretient avec Piłsudski : « Henrys, avec qui je m'entends parfaitement, est nécessaire pour diriger cette grosse mission et son départ en ce moment permettrait aux Polonais, toujours à l'affût, de charger la mission de tous leurs propres péchés. C'est pourquoi je suis très heureux qu'il ait pu rester »⁵. Foch accepte la décision de Weygand à contrecœur, lui recommandant la prudence : « Vous avez gardé Henrys, je n'y vois pas d'inconvénient s'il vous est utile. Malgré cela méfiez-vous de son brillant verbiage, comme du peu

¹ Weygand à Foch, 28 juillet 1920, S.H.A.T., 1 K 130.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ Jusserand à Quai d'Orsay, télégramme n° 64, 1^{er} août 1920, S.H.A.T. 6 N 213.

⁵ Weygand à Foch, 8 août 1920.

d'autorité de sa signature sur les officiers de la Mission et sur les Polonais en général en raison de son passé inopérant »¹. Les divergences entre Weygand et Henrys ne sont, en définitive, pas mises sur la place publique. Devant les Polonais, les deux généraux français s'appliquent à parler d'une même voix, suivant les directives de Foch : « Je tiens à ce qu'il n'y ait qu'une action française et je m'efforce qu'elle soit ferme »².

Quoi qu'il en soit, il est indéniable que l'opinion négative de Foch, de Weygand et de d'Abernon sur Henrys est à l'origine de sa « mutation-rappel » en octobre 1920, puis de son remplacement par Niessel, malgré le désir de Piłsudski de le voir rester à la tête de la Mission militaire française.

Weygand, Piłsudski, le monde politique et les militaires polonais

La source d'information privilégiée à laquelle puise Weygand, avant même son arrivée à Varsovie, est constituée par l'ensemble des rapports et documents transmis par la M.M.F.³.

La situation politique lui apparaît alors sous un jour négatif, avec un accent particulier mis sur l'influence néfaste de Piłsudski. Le chef d'état-major de la M.M.F., le général Billotte, souligne, par exemple que « Piłsudski est le principal auteur de la situation grave dans laquelle se trouve son pays ». C'est pourquoi il estime urgente une réorganisation du haut-commandement et une séparation des fonctions politiques et réunies par Piłsudski⁴.

Ces informations univoques contribuent à forger dans l'esprit de Weygand une image *a priori* de la situation générale. Il la résume dans une *Note à l'usage des ambassadeurs* qu'il rédige le 23 et le

¹ Foch à Weygand, 2 août 1920.

² Weygand à Foch, 28 juillet 1920.

³ Qui vont au-delà des seuls rapports et télégrammes du général Henrys comme l'ont remarqué Foch et Weygand.

⁴ Billotte à Foch, 23 juillet.

24 juillet 1920 dans le train qui le mène à Varsovie : « Piłsudski est le principal auteur de la situation grave dans laquelle se trouve son pays, mais sa situation personnelle est encore forte. En effet, le prestige qu'il doit à ce qu'il a fait et souffert pour la cause polonaise, comme aussi à ses victoires du début, semble avoir en partie survécu à ses fautes politiques et à ses désastres militaires, [donc] ne rien entreprendre pour écarter du pouvoir le chef de l'État. C'est donc de Piłsudski qu'il faudra obtenir le consentement d'accorder sa politique avec celle des alliés, et la déclaration de sa ferme volonté de sauver son pays par l'union de tous les partis et l'organisation la plus prompte et la plus appropriée de toutes les forces nationales [...] »¹. L'opinion négative initiale de Weygand se renforce à son arrivée à Varsovie et rares sont ceux qui échappent à ses critiques.

Alors qu'il estime une union sacrée de tous les partis politiques contre les Soviets nécessaire, il découvre des partis politiques rongés par des intrigues inouïes² et incapables, face à la menace bolchevique croissante, de faire taire leurs divergences. Il souligne l'absence d'unité dans la nation comme dans l'armée ainsi que la déplorable influence de Piłsudski sur un gouvernement³ qui a abandonné ses prérogatives dans la direction de la guerre⁴ : « Du fait de cette organisation, le gouvernement est naturellement sans action sur le commandement. D'ailleurs, je ne le crois pas en mesure d'exercer l'action forte, pure de toute querelle de partis, qui serait si nécessaire. L'Union sacrée n'existe pas ici »⁵.

Weygand, comme une majorité des officiers français qui connaissent personnellement Piłsudski, le considère comme un politicien. Ils lui reprochent d'influencer le gouvernement par l'intermédiaire du vice-président du Conseil Ignacy Daszyński. À cet égard, il est difficile de comprendre pourquoi Weygand donne à Daszyński une si grande importance dans le gouvernement lorsqu'il voit en lui un

¹ Archives du ministère des Affaires étrangères (A.M.A.E.), Russie, *Pologne-Russie* « Action de la Pologne contre les Bolcheviks », dossier 291.

² Weygand à Foch, 28 juillet 1920.

³ *Ibid.*

⁴ Ce que déplore Foch en espérant y mettre un terme et ce que déplore Weygand en constatant qu'il est, au moins à ce moment, préférable de ne pas modifier.

⁵ Weygand à Foch, 8 août 1920.

« socialiste avancé germanisant, inféodé à Piłsudski, en attendant qu'il le supplante si ça ne va pas bien pour ce dernier »¹. Quoi qu'il en soit, le peu de considération de Weygand pour Piłsudski dans son rôle de militaire ne fait aucun doute : « Bien qu'il tienne à passer pour tel ce n'est pas un soldat c'est un politicien, il conduit des affaires militaires en combinaison avec des affaires politiques, il ne commande pas [...]. L'armée est plutôt pour lui un instrument de sa politique personnelle »². Pourtant Piłsudski trouve en Weygand un défenseur inattendu qui s'oppose à une limitation, qu'il juge vaine et dangereuse, de ses pouvoirs³.

Le 26 juillet, jour de son arrivée à Varsovie, Weygand rencontre Piłsudski au Belvédère. L'audience dure trois heures quinze. Le lendemain il en informe Foch : « Le chef de l'État, le chef de l'Armée [le] maréchal Piłsudski est un homme difficilement pénétrable très maître de lui ne disant que ce qu'il veut, sur lequel il est peu aisé d'avoir une action quelconque [...]. Il n'a pas paru être un instant dans la peau d'un chef dont la patrie est menacée et qui est décidé à vouloir, à ordonner, à exiger. Il accuse les alliés, les liaisons, l'arrière. Il voit le salut dans l'intervention des troupes alliées [...]. Enfermé dans son *Belvédère* très gardé, il ne paraît pas aux armées pour le moment mais il semble, par les ordres très détaillés qu'il arrête avec le chef de l'état-major et surtout le chef du 3^e bureau, exercer réellement le commandement des armées. Il est d'ailleurs très jaloux de son rôle militaire et ne consentira jamais à s'en dessaisir »⁴.

Le grief majeur de Weygand et de Foch à l'encontre de Piłsudski a trait à son cumul des fonctions de chef de l'État et de chef des armées. Dans sa lettre du 5 août à Weygand, Foch est catégorique : « [...] Quant à croire que l'on peut à la fois gouverner et commander, c'est une hérésie interdite de notre temps... Le pays y sombre sûrement... [...]

¹ Weygand à Foch, 28 juillet 1920.

² *Ibid.*

³ « Il faut un chef de gouvernement, où il n'y aura pas de gouvernement et par suite, pas de volonté nationale pour résister à l'ennemi du dehors ou à l'inertie et au désordre de l'intérieur... ». Foch à Weygand, 28 juillet 1920.

⁴ Weygand à Foch, 28 juillet 1920, et A.M.A.E., *Série Europe-Russie* : « Pologne-Russie », dossier 291.

Si Piłsudski est l'homme de la Pologne, le seul homme de la Pologne, c'est aux armées qu'il doit être, à agir et à se battre... »¹. Trois jours plus tard Weygand le conforte dans son point de vue : « On vit donc avec le régime du chef de l'État commandant effectif des armées et il s'affirme détestable. Car sans parler de la compétence, si le chef de l'État a le goût et le temps de s'occuper d'une façon générale des opérations, la politique ne lui laisse pas le loisir d'aller éclairer et stimuler le commandement et les troupes, et c'est chose indispensable dans une telle crise »². Une conclusion s'impose à Weygand : « [il est] impossible de séparer ce que Piłsudski a réuni dans ses mains »³. Il décide alors, affublé du titre sans gloire ni signification réelle de conseiller du chef d'état-major général, de coopérer loyalement et le plus efficacement possible avec le général Rozwadowski. Cela ne signifie en rien, bien au contraire, que les relations qui s'instaurent et se développent entre Weygand et le haut-commandement polonais soient soudainement frappées du coin de la confiance ou de l'estime réciproque. Qu'il s'agisse du fonctionnement du haut-commandement comme de celui des états-majors, du comportement des généraux, de leurs prises de positions politiques ou de leurs vues stratégiques et tactiques, du comportement général de l'armée face aux attaques des bolcheviques, Weygand marque un désaccord presque constant. Il s'efforce néanmoins de faire triompher les vues françaises⁴, les siennes propres et celles de Foch, alors que tout, dans la situation militaire, pousse à une collaboration franche entre Français et Polonais.

Tout pousse à la collaboration sans arrières-pensées car la situation militaire c'est-à-dire la situation de la Pologne reconstituée, est

¹ Cité dans *La Guerre polono-soviétique de 1919-1920, op. cit.*, p. 20-21. Foch a, à ce moment, sûrement en mémoire, la charge formidable que Clémenceau et lui-même ont eu à assumer à partir du mois d'avril 1918.

² Weygand à Foch, 8 août 1920, *ibid.*

³ Weygand à Foch, 1^{er} août 1920, *ibid.*

⁴ Les conceptions françaises en 1920 ont subi l'épreuve du feu pendant plus de quatre années de guerre contre l'Allemagne. Il n'en demeure pas moins que les forces en présence en Pologne, chez les deux adversaires principaux tout comme la géographie particulière du théâtre d'opérations, confèrent à la guerre qui s'y déroule des caractères spécifiques qui ne permettent pas une transposition systématique des enseignements que les Français ont retirés de la Grande Guerre.

critique. Depuis le début du mois de juillet, les officiers français de la M.M.F. ont mis en évidence l'axe d'effort principal des forces soviétiques, en direction de Białystok-Varsovie. Ils en ont tiré deux recommandations principales à l'attention du commandement polonais. Il faut en premier lieu considérer le front nord comme celui sur lequel se jouera le sort de la guerre et prélever en conséquence sur le front sud les unités nécessaires pour contrer les bolcheviques sur leur axe d'effort principal en direction de la capitale¹.

Weygand adhère et adhérera toujours à cette conception de la guerre. Elle est résumée par l'expression sibylline que Weygand prête à Foch et qu'il utilise dans la lettre qu'il lui envoie après sa première entrevue avec Piłsudski au Belvédère : « Je lui ai exposé ce que vous lui auriez dit, je crois, si vous aviez été là : toujours la même chose [...] »². La signification de cette expression, qui a un sens bien précis pour ces deux chefs militaires, nous est fournie par le fils du général, Jacques Weygand : « [cette expression] était une formule familière du maréchal ; elle signifiait : 'Ne reculez pas, enterrez-vous, fortifiez-vous, ravitaillez vos hommes et vous arrêterez l'ennemi' »³.

Fidèle à cette conception, Weygand recommande et tente, dans les premiers jours d'août, de faire établir une véritable position d'arrêt sur la ligne Omulew-Ostrołęka-Bug et de constituer des réserves stratégiques⁴. Il n'envisage vraisemblablement à ce moment qu'une bataille d'arrêt et une contre-offensive frontale au nord, contre

¹ Papiers de la Mission militaire française à Varsovie, *Portefeuilles du général Rozwadowski*. Portefeuille n° 1, document n° 5 du 26 juillet 1920, général Henrys au général Rozwadowski. Document n° 15 du 30 juillet 1920, général Weygand au général Rozwadowski ; document n° 24 du 1^{er} août 1920, 26 du 2 août 1920, 30 du 3 août 1920 et 39 du 5 août 1920. Ces documents ont été publiés in : *Materiały do historii wojny 1918-1920 r. Bitwa Warszawska. Bitwa nad Bugiem 27.07-7.08.1920*, volume I, p. 2, Dokumenty, Wojskowe Biuro Historyczne, Warszawa, 1935. Cf. Moszczeński, *op. cit.*, p. 83-88 et suivantes, Biegański, *op. cit.*, p. 6-8.

² Weygand à Foch du 28 juillet.

³ Documentation préparatoire à un article de Jacques Weygand sur son père, S.H.A.T. 1 K 130.

⁴ Notes de Weygand à Rozwadowski des 30 juillet, 1^{er}, 3, 5 août 1920, S.H.A.T. 1 K 130 et *Materiały do historii wojny...*, *op. cit.*

Toukhatchevski au-delà du Bug¹. Il est en cela en opposition profonde avec Piłsudski².

En fait, les sources de conflits entre Weygand et le chef de l'État polonais ne manquent pas. Weygand lui reproche en bloc, dans le seul domaine militaire, son inaptitude au commandement, sa perte de confiance en sa propre victoire et son incapacité à soutenir le moral de ses troupes. Plus concrètement, dans sa lettre du 28 juillet à Foch, il écrit : « Le commandement est réellement exercé par Piłsudski. C'est lui qui décide, il connaît très bien son armée, il s'occupe même de trop petits détails. Mais il ne sait pas commander, pas d'ordres, des télégrammes ou des téléphones, pas de contrôle et par suite une exécution déplorable »³. Weygand est également sévère à l'encontre de l'état-major général polonais et de son chef le général Rozwadowski. Il écrit dans son journal, à la date du 30 juillet : « Vu le 29 soir Rowa. avec Henrys. Mesures à prendre au Nord. Nerveux, se dérobe, ment... Très mauvaise impression »⁴. Il déplore la médiocrité du travail d'état-major et la faiblesse d'un commandement qui risque en permanence, par son inconséquence, de tout faire perdre à la Pologne : « La lenteur des décisions, la lâcheté de l'exécution, la qualité médiocre, très médiocre, des troupes, font que l'on est toujours sur la corde raide »⁵. C'est pourquoi il préconise, faute de pouvoir l'exiger, un contrôle strict de l'action des officiers et une utilisation systématique de l'ordre écrit⁶ que Piłsudski tourne en dérision dans *L'Année 1920*, expliquant que le général Weygand communique ses conseils à Rozwadowski au moyen de *notes diplomatiques* !

¹ *Ibid.*

² J. Piłsudski, *Rok 1920*, Warszawa-Lódź, 1989, p. 192. Piłsudski estime en effet que le front nord ne joue pas un rôle primordial et que l'essentiel est de détruire l'armée de Boudienny sur le front sud.

³ Weygand à Foch, 28 juillet 1920.

⁴ *Journal* du général Weygand, 30 juillet 1920, S.H.A.T. 1 K 130. À l'inverse, d'après le général Piskor, Rozwadowski n'apprécie pas Weygand en raison de ce qu'il considère comme une ingérence dans les affaires militaires polonaises. Voir aussi J. Piłsudski, *Rok 1920*, p. 104-105 ; J. Strychalski, *op. cit.*, p. 26 et T. Piskor, *op. cit.*, p. 132.

⁵ Weygand à Foch, 8 août 1920.

⁶ *Notes de Weygand à Rozwadowski et Materiały do historii wojny...*, *op. cit.*

Enfin et indépendamment de ses jugements à l'égard de Piłsudski, Weygand blâme l'attitude de plusieurs généraux polonais en vue dont Haller et Dowbor. Il leur reproche de passer leur temps en intrigues politiques visant, avec l'aide des nationaux-démocrates, à renverser le chef de l'État : « Les généraux en vue sont d'ailleurs contre Piłsudski en connivence avec les partis politiques d'opposition. C'est ainsi que le général Józef Haller, quelques jours avant de prendre le commandement du front nord prenait part à une réunion tendant à renverser le chef de l'État et, du reste, hésitait deux jours avant de se rendre au siège de son commandant¹. C'est ainsi que le général Dowbor, que l'opinion publique met très haut, a pris part avant hier à une réunion à tendances séparatistes en Poznanie. Appelé ce même jour à prendre un commandement, il me fait demander d'aller le voir dans un coin écarté, avant qu'il ait vu le chef d'État. Je m'y refuse naturellement [...] et tout à l'heure, il revient sortant de chez Piłsudski pour me déclarer que n'approuvant pas la tactique suivie, il a refusé le commandement offert, que d'ailleurs Varsovie sera prise, que l'on comprend que le soldat ainsi commandé ne se batte pas, etc. [...]. Tout cela est grave et explique tant de défaillances »².

Dénonçant ces intrigues, Weygand y demeure étranger, se cantonnant dans une attitude extrêmement prudente. Lorsque Piłsudski part pour Chełm, du 30 juillet au 2 août, afin de superviser le déroulement des opérations contre l'armée de Boudienny, Weygand écrit à Foch : « Piłsudski m'a demandé ce matin, pendant une absence de quelques jours qu'il doit faire pour le front sud, de le remplacer auprès de Rozwadowski dont il craint l'imagination. C'est donc le travail en confiance (autant que ce mot trouve son application dans ce milieu), mais j'y vois bon jeu, bon argument et donne l'appui que l'on me demande. Comme toujours, je ne me suis engagé à rien, je dis seulement que tant que la mission dont je fais partie sera là, je donnerai mon concours [...] »³.

Pourtant, la position dans laquelle les Polonais ont placé Weygand émeut à la fois la Mission franco-britannique à Varsovie, et Foch⁴

¹ Le commandement du front nord a été confié au général Haller le 27 juillet.

² Weygand à Foch, 8 août 1920.

³ Weygand à Foch, 28 juillet 1920.

⁴ Foch à Weygand, 2 août 1920.

à Paris. Aussi lorsqu'ils imposent aux membres du Conseil polonais¹ des conditions strictes pour que la Pologne reçoive l'aide des alliés, ils rappellent avec fermeté la position qui doit être faite à Weygand : « En première place, il doit être bien entendu que tout renseignement important, bon ou mauvais, doit lui être communiqué sans retard mais qu'une fois qu'un avis de Weygand sur quelque sujet que ce soit a été partagé, on doit passer immédiatement à l'application, donner des ordres promptement et les exécuter effectivement »².

La situation de Weygand à l'intérieur du haut-commandement polonais s'améliore sensiblement à l'issue de la mise au point des alliés. Les divergences ayant été réduites, Weygand adhère au plan de la bataille sur la Vistule conçu dans la nuit du 5 au 6 août 1920³. Le 6 août un consensus s'établit entre Piłsudski, Weygand et Rozwadowski. À l'aube de cette journée, Weygand jette sur son *Journal* quelques mots brefs et probablement définitifs pour le sort fait à cette question : « 6 août 1920 Décision : Wieprz. 14, 16, 49, 6, 21, 5 Rt = 4 DI. Vistule, 4/1. Piłsudski – midi »⁴.

Il en informe aussitôt Paris, faisant état des meilleures dispositions de l'état-major polonais à l'égard des conseils qu'il prodigue et confirme le plan de contre-offensive : « Le commandement polonais, qui paraît enfin résolu à faire en Galicie les sacrifices nécessaires à la défense du cœur du pays, a décidé de livrer la bataille décisive au nord en arrêtant définitivement l'ennemi sur le front de la tête de pont de Varsovie-Vistule, et en contre-attaquant du sud au nord avec des forces réunies, dans ce but dans la région nord de Lublin entre la Vistule et le Wieprz (...) »⁵. Il estime, dans le même télégramme, que la réunion des forces nécessaires à la préparation de la contre-attaque prendra « 8 à 10 jours » et que la préparation de la position d'arrêt « demande

¹ À la conférence de Varsovie, le 3 août 1920.

² *Ibid.*, 3 août 1920, procès-verbal de la conférence ouverte à Varsovie entre la Mission franco-britannique et les membres du Conseil polonais.

³ J. Strychalski, *Spór a autorstwo...*, *op. cit.*, p. 38-39.

⁴ *Journal* du général Weygand, S.H.A.T. 1 K 130.

⁵ Weygand à Foch, télégrammes 92 à 95, 7 août 1920, 13 heures 50, S.H.A.R. 6 N 213.

encore 5 jours ». Les dix jours nécessaires doivent être gagnés, d'après Weygand, par la « retraite de la 1^{ère} Armée et de la 4^e Armée combattant pied à pied ».

Il précise enfin : « Ce plan me paraît le seul réalisable en raison du degré de résistance des troupes polonaises et du retard apporté à la décision de prélèvement dans le sud. J'y ai donné mon adhésion¹. Il doit se développer favorablement à la condition d'une exécution alerte et serrée et si les précautions encore insuffisantes pour parer aux débordements au nord sont prises en temps utile. Je m'emploie à assurer ces conditions »².

Ce télégramme de Weygand, important, mérite plusieurs remarques formelles.

En premier lieu, on peut remarquer que Weygand présente le plan comme étant bien un plan polonais. On ne le voit pas, dans le cas contraire, écrire à Foch, comme il le fait, qu'il « donne son adhésion » à son propre plan ! Il est possible de penser que si Weygand avait été l'auteur du plan, il aurait, dans un télégramme chiffré adressé à Foch, parlé de *son* plan.

En second lieu, dès le 7 août, Weygand estime que les délais doivent être obtenus par un combat retardateur ferme. Enfin il accorde une priorité non dissimulée à une victoire initiale sur la position d'arrêt qui doit permettre de fixer l'effort principal de l'ennemi puis de lancer la contre-attaque de flanc victorieuse. Ces deux points mettent en évidence le rôle de Weygand dans la bataille générale tant ils sont caractéristiques des modes de fonctionnement de l'armée française depuis la fin de la Grande Guerre. Les allemands, qui y furent confrontés pendant plus de quatre ans, ne s'y trompent pas :

« La traditionnelle maîtrise de l'état-major français en ce qui concerne l'organisation de contre-offensives en partant ou bien d'une position défensive ou de la retraite, devait encore une fois porter ses fruits.

¹ Souligné par nous.

² *Ibid.*

Après les chocs que l'armée polonaise avait subis depuis le début d'août dans les combats sur la ligne Brześć-Łomża, ses mouvements ultérieurs montrent clairement l'influence des conseils donnés par les généraux français »¹. Il faut en effet remarquer que ce procédé de combat est antinomique des conceptions de Piłsudski qui, jusqu'au bout, n'accorde qu'une place secondaire à la bataille qui se déroule au nord de Varsovie, entre Radzymin, le Bug et le Wkra et privilégie l'action de contre-offensive du sud au nord depuis les berges du Wieprz.

Qui plus est, le 8 août, Weygand précise pourquoi et comment il a donné son accord au plan polonais : « Un télégramme du 6 vous a rendu compte des décisions prises par le commandement polonais pour la bataille à livrer sur la Vistule. Je m'y suis rallié parce que la menace de débordement au nord et l'état misérable de la 1^{ère} armée (armée du Nord), qui a abandonné Ostrów sans combattre, rendaient trop hasardeux le maintien sur le Bug. Le dernier aliéna de ce télégramme du 6 indiquait les conditions nécessaires au bon développement du plan adopté, en particulier l'arrêt du mouvement débordant du nord »².

L'amélioration des relations entre Weygand et le commandement polonais se traduit enfin par une meilleure utilisation des capacités des officiers de la M.M.F. : « Les officiers de la mission s'emploient à fond. Leur collaboration dans les états-majors comme leur action en première ligne sont dignes d'éloges et donnent des résultats certains »³.

Dans l'ensemble, la détente relative qui s'instaure puis se renforce entre Français et Polonais est régulièrement mise en évidence par Weygand lorsqu'il écrit à Foch au cours des jours suivants⁴. Elle est un des éléments constitutifs de la victoire finale.

Le 10 août, au moment où la Pologne vit les instants les plus critiques de sa jeune renaissance, « le gouvernement polonais, avec l'assentiment de Piłsudski, [propose] au général Weygand de prendre effectivement

¹ *Deutsche Allgemeine Zeitung*, 23 août 1920.

² Weygand à Foch, 8 août 1920.

³ Weygand à Foch, 15 août 1920.

⁴ Weygand à Foch, 11, 15, 18 août 1920.

les fonctions de chef d'état-major général »¹. Jusserand en informe immédiatement le Quai d'Orsay se montrant favorable à la proposition transmise par le ministre des Affaires étrangères polonais Sapieha : « [...], le danger est si grand, la demande est si pressante et d'ailleurs si honorable, que, malgré tout danger d'échec causé par mauvais vouloir, faiblesse de vouloir ou défaillance quelconque, j'estime en dépit des inconvénients signalés dans mon télégramme n° 86 que l'offre doit être acceptée »².

Après une brève mais réelle hésitation, Weygand décline la proposition qui lui a été faite. Comment interpréter le refus de Weygand de devenir chef d'état-major général de l'armée polonaise en dépit des sollicitations dont il est l'objet de la part des Britanniques et que la brusque aggravation de la situation militaire a renforcées ?

Il convient tout d'abord de souligner que cette proposition va à l'encontre des principes édités par Weygand dès la fin du mois de juillet lorsqu'il déclarait que « le commandement de l'armée polonaise ne devait être exercé que par un polonais »³.

Le commandement de l'armée polonaise ne lui avait-il pas déjà été proposé une première fois, mais en vain, par le général Rozwadowski sur l'initiative de Piłsudski le 3 août 1920, puis une seconde fois par le ministre des Affaires étrangères, Eustachy Sapieha le 9 août⁴.

Toujours est-il que Weygand, confronté à la proposition officielle des Polonais, en informe Foch⁵ et demande au gouvernement la conduite à tenir. Il sollicite de Paris, en cas d'accord de principe du

¹ *La guerre polono-soviétique de 1919-1920, op. cit.*, p. 21.

² Jusserand à Quai d'Orsay, télégramme n° 136, 9 août 1920, 10 heures 20, S.H.A.T. 6 N 213.

³ Weygand à Foch, 28 juillet 1920.

⁴ Procès-verbal, *op. cit.* Le 3 août 1920 : « primo. Le ministre des Affaires étrangères m'a proposé officiellement ce matin au nom du gouvernement polonais et d'accord avec le chef de l'État de prendre les fonctions effectives de chef d'état-major général de l'armée polonaise... ». S.H.A.T., 7 N 2989, dossier n° 3.

⁵ Télégramme de Weygand à Guerre-Paris et Foch n° 120, 10 août 1920, S.H.A.T. 6 N 213.

gouvernement, l'autorisation de rester maître de sa décision finale : « Dans l'affirmative, je demande qu'entière liberté me soit laissée d'accepter ou de refuser [...] »¹.

Le 13 août, après trois jours d'hésitation, Weygand refuse officiellement². Il estime qu'il ne peut envisager de prendre la tête de l'armée polonaise alors que la bataille décisive est imminente : « Le commandement et le chef d'état-major qui l'ont préparée tiennent en main tout le jeu [et] ce n'est pas dans ce tournant que les rênes peuvent changer de mains. [...] Si près de la bataille décisive, j'estime qu'il est impossible de changer le chef et le chef d'état-major : ce serait vouloir la défaite »³. Il met aussi en garde contre le risque qu'il y a à altérer la position de Piłsudski sur la scène politique polonaise alors qu'il y est contesté. Il attire enfin l'attention sur le danger qu'il y a à faire endosser à la France la responsabilité d'une défaite éventuelle : « Plus j'y pense et plus je vois que je ne puis ici remplacer le chef qui doit donner à ses troupes la volonté de vaincre, ce qui est absolument possible, et que je puis, entraîné dans un sentiment de générosité (je dirais presque de don de moi-même), risquer de donner aux Polonais le droit de faire retomber sur la France la responsabilité d'un désastre »⁴.

En définitive, pour Weygand « la demande faite à la Pologne dans le télégramme de Hythe⁵ de nommer un autre commandant en chef absolument logique en soi, n'est pas applicable aujourd'hui veille de la bataille sans parler des conséquences politiques déjà signalées que sa mise à exécution pourrait avoir »⁶.

¹ Weygand à Guerre-Paris et maréchal Foch, télégramme n° 120, 10 août 1920, 10 heures, S.H.A.T. 6 N 213.

² Sur le même sujet, S.H.A.T., 7 N 2989, dossier n° 3.

³ Weygand au maréchal Foch, télégrammes n° 160 à 162, 13 août 1920, 0 heure 30, S.H.A.T., 6 N 213.

⁴ Weygand à Foch, 8 et 11 août 1920.

⁵ Il s'agit des suggestions faites par Lloyd George et Millerand lors de leur rencontre de Hythe le 9 août relatives à la substitution de Weygand à Rozwadowski au poste de chef d'état-major, voire à Piłsudski au commandement de l'armée.

⁶ *Ibid.*

Le Miracle de la Vistule

Rappelons tout d'abord, comme nous l'avons montré plus haut, que l'offensive de Wieprz qui décide de la victoire finale dans la bataille est bien une initiative polonaise. Il est néanmoins intéressant de préciser l'apport de Weygand dans l'élaboration du plan général de la bataille sur la Vistule. Cet apport est à rechercher, à notre avis, et dans un ordre chronologique, dans la logistique, l'action sur l'état-major général et enfin l'impact psychologique et moral¹.

En ce qui concerne la logistique, Weygand s'efforce de lever les obstacles de tous ordres qui freinent le ravitaillement de l'armée polonaise. Or les entraves sont nombreuses. La neutralité de l'Allemagne puis de la Tchécoslovaquie dans le conflit, proclamée respectivement le 20 juillet et le 9 août 1920, et non exempte d'arrière-pensées politiques, permet à ces deux pays de s'opposer à tout transit du matériel de guerre à destination de la Pologne. La mauvaise volonté des autorités de la ville libre de Dantzig et les difficultés mises au déchargement des navires au profit des Polonais placent l'armée polonaise dans une situation critique.

Weygand essaye de faire prendre conscience du danger mortel d'un blocus contre la Pologne à ses autorités de tutelle. Peu de temps après son arrivée à Varsovie, il écrit à Foch : « Il faut des armes, des munitions, j'ai envoyé les listes du nécessaire, mais il faut aussi que notre gouvernement accepte de faire quelques sacrifices financiers et que le 'financement' ne retarde pas indéfiniment des envois qui ne doivent pas attendre »².

Il multiplie ses demandes d'envoi de chaussures, de munitions ou de matériel de guerre, en insistant sur leur caractère urgent³. Il met ainsi régulièrement en évidence l'aide insuffisante apportée aux Polonais et avertit Foch que « la situation [des] fusils et cartouches devient

¹ Son action sur la M.M.F. dans la préparation du camp retranché de l'ensemble Varsovie-Modlin se mêle étroitement à celle du général Henrys, elle n'est pas évoquée ici.

² Weygand à Foch, 28 juillet 1920.

³ Weygand à Foch, 11 août 1920.

angoissante. Il n'y a plus un fusil pour armer et instruire les 100 000 hommes des dépôts. Tout est au front et là aussi ils sont en nombre insuffisant »¹.

En ce qui concerne l'attitude des autorités de la ville de Dantzig, qui bloquent le débarquement des armes pour la Pologne, Weygand est partisan d'une attitude ferme. Il pense que Jusserand et d'Abernon : « pourraient être chargés d'aller sur place décider en leur nom [de] ce qu'il y a à faire et l'occupation militaire renforcée que je crois indispensable, assurerait le bon fonctionnement de l'organisation. Sans des mesures sérieuses, l'arrivée du matériel restera précaire et subordonnée aux fantaisies des Dantzicois »².

L'action de Weygand sur Rozwadowski et son état-major général se concentre sur la réforme des méthodes de travail, jugées *contre-productives*, et sur une vision stratégique qu'il tente de faire triompher. Pour Weygand, il faut gagner du temps en menant un combat retardateur dur, « pied à pied » afin de préparer une bataille d'arrêt sur le Bug. C'est là que l'effort principal de Toukhatchevski, qui vise Varsovie, puis l'Allemagne, doit être stoppée³. Pourtant Weygand se rend progressivement compte, faute d'avoir toujours bien appréhendé les caractères spécifiques de cette guerre et de ses combattants, que sa vision stratégique est inadaptée. Il adhère alors à celle des Polonais qu'il s'efforce de valoriser en l'organisant. Les Polonais veulent tout d'abord gagner du temps en cédant du terrain, ce qui est une attitude classique lorsque l'on dispose de grands espaces. Ils n'envisagent pas de bataille d'arrêt sur le Bug et préfèrent reporter tous leurs efforts sur Varsovie. Ce choix, rendu obligatoire par l'absence de défense réelle sur le Bug, a, à l'évidence, une dimension psychologique réelle. Le capitaine de Gaulle n'écrit-il pas dans son *Carnet de campagne d'un*

¹ *Ibid.* Notons que la situation est d'autant plus complexe que l'armement en service provient de France, de Grande-Bretagne, de Russie, d'Autriche... et que tous les modèles sont différents.

² Weygand à Foch, 8 août 1920.

³ Remarquons qu'il n'est fait mention d'une contre-offensive débouchant du Wieprz dans aucune des archives françaises antérieures au 6 août que nous avons consultées.

officier français le 5 août : « Je reviens de Varsovie où j'ai accompagné le général B. qu'on y a convoqué ; la noble ville est muette cette fois. En dépit de son insouciance, elle sent les Russes à ses portes. Mais il ne faut plus se résigner, il faut vaincre. Le martyr a ses gloires, elles ne valent pas celles du triomphe. Un plan de défense a été dressé auquel nos officiers ont collaboré »¹. Enfin, à partir du 6 août, pour les Polonais et le premier d'entre eux Piłsudski, l'effort principal à mener est au sud, dans la contre-offensive de flanc contre Toukhatchevski. Cette décision, certainement risquée, a parfois même été considérée comme aventureuse². Mais il ne faut pas perdre de vue que c'est le sort de la bataille, pas le plan, qui désigne le vainqueur et le vaincu.

Dans la période qui sépare le 6 août de la bataille de la Vistule, Weygand participe aux réunions de l'état-major général, ainsi que l'atteste, entre autres, le général Sikorski : « Le général Weygand s'est prononcé pour déplacer le front vers l'arrière. Il a proposé la conception d'un front établi très solidement sur le Bug et non la Vistule, dans un premier temps, du moins, afin qu'il puisse préparer des réserves et se servir de ces réserves pour agir sur deux ailes. Le général Weygand s'est aussi prononcé, sur la suggestion du chef de la Mission militaire française, le général Henrys, en faveur de la création d'une très forte armée sur l'aile nord car il prenait en considération le danger constitué par l'encerclement de Varsovie du côté nord »³. Ayant abandonné l'idée, devenue impossible d'un coup d'arrêt sur le Bug, il se rallie au plan général polonais, prépare la contre-offensive du sud, mais continue à accorder une attention privilégiée à la défense au nord de Varsovie : « 11 août 1920. La nécessité du plan arrêté repose sur la résistance de la défense de Varsovie, de Modlin à Góra Kalwaria. Pour que l'action de la V^e Armée contienne puis bouscule le mouvement débordant ennemi, il faut que le front Nord de Varsovie, de Modlin à Serock tienne impeccablement. Pour que l'action offensive de la IV^e

¹ Capitaine Charles de Gaulle, « Carnet de Campagne d'un officier français », *Espoir. Revue de l'Institut Charles de Gaulle*, n° 4, 1973, p. 50-57.

² A. Korta, *Zarys historii radzieckiej sztuki wojennej w okresie wojny domowej w ZSRR (1918-1920 r.)*, Warszawa, 1951, p. 166.

³ W. Sikorski, *Nad Wisłą i Wkrą. Studium z polsko-rosyjskiej wojny 1920 roku*, Lwów-Warszawa-Kraków, 1928, p. 40.

Armée ait le temps de se concentrer et de se développer, il faut que le front Est de Varsovie, de Serock à Góra Kalwaria tienne impeccablement. D'après ce qui m'est connu des dispositions prises ou prévues pour la défense de Varsovie :

- 1 – Le front Nord Modlin Serock ne serait défendu que par quelques bataillons très faibles, mal organisés au point de vue commandement. Il peut recevoir l'attaque de toute la XV^e Armée (3 DI en ligne) et d'une partie de la IV^e.
- 2 – Le front Est ne serait défendu que par 3 DI »¹.

Enfin la bataille de la Vistule a lieu dans des conditions qui ne doivent rien à une intervention miraculeuse, si ce n'est dans l'association « providentielle » des conceptions de Weygand et de Piłsudski. Sans en rappeler le déroulement connu, disons simplement qu'elle met en évidence la remarque de Napoléon qui fait de la guerre un *Art simple et tout d'exécution*. L'ennemi est d'abord, comme cela est enseigné dans les académies militaires, « fixé », c'est à dire arrêté et retenu, sur son axe principal, puis il est « débordé » par une manœuvre d'aile et une attaque de flanc qui le ramène à la raison. Encore fallait-il le penser, l'organiser et le faire.

Après la victoire devant Varsovie, la contre-offensive n'aboutit pas à la destruction de l'Armée Rouge, faute d'avoir été toujours bien menée. Pourtant Weygand s'engage totalement en faveur des Polonais lorsqu'il leur conseille de poursuivre l'ennemi jusqu'aux lignes de tranchées allemandes datant de la Première Guerre mondiale, ce qui constitue un franchissement important de la ligne Curzon et va à l'encontre des recommandations du Conseil des Ambassadeurs : « Le programme militaire que je trouve raisonnable est de pousser jusqu'à l'ancienne ligne allemande : la Pologne serait ainsi nettement dégagée et l'occupation militaire y peut être assise sur de solides organisations qu'aucune ligne naturelle ne peut lui donner au même degré dans ces territoires »².

¹ *Journal* du général Weygand, *op. cit.*, et S. Biegański, « Weygand o bitwie warszawskiej », *Bellona*, n° 1-2, 1957, p. 60-61.

² Weygand à Foch, 23 août 1920.

Ses conseils généraux sont entendus, mais ses recommandations tactiques sont négligées. Lorsqu'il explique qu'il faut, toujours au nord, attaquer l'ennemi pour l'obliger à combattre et non à retraiter, afin que la contre-offensive donne les meilleurs résultats possibles, il n'est pas suivi, ce qui prive les Polonais non pas d'une grande victoire évidente, mais d'une défaite encore plus cuisante pour les forces soviétiques : « Autant qu'il m'est possible d'en juger, de comprendre les opérations de l'armée polonaise, d'après le peu que j'ai pu apprendre des décisions prises hier par le commandant en chef, la manœuvre des armées polonaises consiste à devancer l'ennemi sur la route Ostrów, Białystok avec l'aile droite des armées polonaises. Cette manœuvre ne peut réussir que contre un ennemi fixé, tenu, agrippé par des attaques. Poursuite directe sur tout le front de combat. Or il me semble que le centre de la 1^{ère} armée déjà très dégarnie de troupes reste passif permettant ainsi à l'ennemi de s'échapper ou de regrouper ses forces pour quelque entreprise ou contre-attaque [...] »¹.

En définitive, l'analyse critique de toutes les sources consultées, françaises et polonaises pour l'essentiel, converge pour faire de Piłsudski celui qui a eu l'idée, probablement dans la nuit du 5 au 6 août 1920, d'une contre-offensive décisive. Cette manœuvre s'inscrit dans le cadre général d'une grande bataille de la Vistule, depuis les berges du Wieprz jusqu'à celles de la Wkra, conçue, voulue et organisée en commun par des Polonais et des Français. Dès lors, il convient de renvoyer dos à dos les historiens qui cherchent à attribuer à tel ou tel la paternité exclusive du plan de la bataille de la Vistule en ayant parfois des arrière-pensées politiques étrangères à cette *recherche en paternité*. En définitive, il s'agit bien, selon nous, d'une œuvre collective dans laquelle les actions de Weygand et de Piłsudski, en dépit des animosités humaines fort compréhensibles, se complètent et sont strictement indissociables.

À la sûreté calculée et à la défense ferme, voulues par Weygand, il faut associer l'audace et le risque voulus par Piłsudski. Car c'est la somme de ces deux volontés, la somme de deux traditions et de deux

¹ *Journal, op. cit.*, 19 août.

cultures militaires différentes et ici complémentaires, qui a arrêté et battu Toukhatchevski devant Varsovie.

Encore fallait-il que les combattants polonais et les quelques officiers français qui servaient dans leurs rangs, de Modlin à Lublin, trouvassent au fond d'eux-mêmes les ressources morales et physiques nécessaires à la victoire.